

WERK-IN-UITVOERING

**momentopname van de sociolinguïstiek
in België en Nederland**

**j. creten, g. geerts
& k. jaspert (eds.)**

HOMMES ACTIFS ET FEMMES PASSIVES DES ROLES SEXUELS AUX ATTITUDES ET AUX CONDUITES INTERACTIONNELLES¹

A. Pillon
(Univ. de l'Etat à Mons)

1. DES ROLES SEXUELS AUX ATTITUDES STEREOTYPEES

Les premières études consacrées aux comportements linguistiques et interactionnels des hommes et des femmes ont interprété les différences observées comme le reflet ou la conséquence de l'asymétrie des statuts et des rôles masculins et féminins dans les structures et institutions de nos sociétés occidentales. Pour Lakoff (1973, 1975), par exemple, le langage des femmes se caractérise par un ensemble de traits lexicaux, phonétiques/phonologiques et syntactico-pragmatiques qui révèlent, en même temps qu'ils la renforcent, leur position sociale subordonnée : ces traits spécifiques dénotent en fait un langage non assertif ainsi qu'une absence de prise de responsabilité et de contrôle dans le déroulement des conversations. Ces observations de Lakoff, essentiellement fondées sur son intuition, ont ensuite fait l'objet d'une quantité importante de travaux destinés à l'objectivation éventuelle des différences relevées, sur base d'enregistrements de conversations spontanées ou provoquées dans des conditions expérimentales; il s'en dégage en fait des données assez peu convaincantes et, pour une part, largement contradictoires (Crosby et Nyquist 1977, Dubois et Crouch 1975, Hartmann 1976, O'Barr et Atkins 1980). Ce que ces travaux nous indiquent toutefois (ainsi que d'autres consacrés à des indices différents : Shaw et Sadler 1965, Brouwer, Gerritsen et De Haan 1979, Zimin 1981, Brouwer 1982), c'est d'abord que la variable sexe ne peut manquer d'agir en interférence avec l'ensemble des autres variables situationnelles pour produire des comportements plus diversifiés, moins sexuellement stéréotypés, que ceux que l'on s'attend à observer, de manière parfois un peu simpliste. Ensuite, ils nous conduisent à nous demander dans quelle mesure les attitudes dominantes à l'égard des hommes, des femmes et de leur langage, n'ont pas influencé l'interprétation des faits observés. Par exemple, on a considéré comme un indice de la passivité des femmes l'utilisation préférentielle qu'elles feraient de certains schémas intonatifs; or, ces schémas ne sauraient être, en aucune manière, *intrinsèquement* "passifs", ils n'acquiescent ce statut que par suite de l'évaluation stéréotypée qu'on porte sur leurs utilisatrices (2) !

Des études qui ont exploré les stéréotypes attachés au langage féminin et masculin, il ressort d'ailleurs que les représentations dominantes coïncident très étroitement avec les hypothèses lakoviennes,

tant en ce qui concerne la détermination des variantes linguistiques préférentiellement produites par les femmes, que leur valeur d'indice de la "passivité interactionnelle" féminine (Edelsky 1976a, 1976b, Siegler et Siegler 1976, Erickson, Johnson, Lind et O'Barr 1978, Newcombe et Arnkoff 1979, Addington 1968, Kramer 1974, 1977) : le langage de la femme n'est pas seulement perçu comme différent, il est perçu comme inefficace; les hommes auraient un langage autoritaire, dominant, voire agressif, alors que le langage des femmes serait surtout correct (grammaticalement), affectif et gentil. En fait, ce qui est globalement perçu, c'est que les femmes exercent un contrôle sur les formes linguistiques, tandis que les hommes exerceraient un contrôle sur la situation de communication.

2. DES CONDUITES INTERACTIONNELLES

2.1. *Etat de la question*

Un premier ensemble de travaux consacrés plus spécifiquement au style interactionnel des deux sexes ont également suggéré l'existence de deux catégories de comportements dialogiques, sexuellement stéréotypées, et symbolisant chacune les rôles sexuels tels qu'ils sont culturellement distribués : d'un côté le pouvoir, l'efficacité, l'action; de l'autre, l'écoute, la compréhension, la passivité (Strodtbeck et Richard 1956, Strodtbeck, Fred, James et Hawkins 1957, Soskin et John 1963, Rosenfeld 1966, Wood 1966). Mais, ici aussi, les résultats sont à considérer avec une extrême prudence : d'abord, il est rare qu'on spécifie clairement sur quelles unités (syntaxiques ? sémantiques ? interactionnelles ?) a porté l'analyse et, ensuite, lorsqu'elles le sont, elles donnent lieu à des interprétations différentes, qui nous rappellent les attitudes stéréotypées évoquées plus haut (3).

Une voie plus intéressante pour l'exploration des comportements interactionnels semble se dessiner dans les études qui se sont inspirées plus ou moins explicitement de la méthodologie utilisée en micro-sociologie des conversations. Cette approche met l'accent sur la manière dont les participants à une interaction accomplissent les tâches interactionnelles nécessaires au développement de l'échange : amorce d'une conversation, choix et développement d'un sujet, prise et transmission de la parole, etc. Mais en ce cas aussi, on obtient parfois des résultats contradictoires : dans un contexte expérimental, Swacker (1975) d'une part et Hilpert, Kramer et Clark (1975) d'autre part, ont observé que, dans des interactions mixtes, ce sont les hommes qui occupent le plus long temps de parole, alors qu'Hirschman (1973, 1974) n'avait observé aucune différence significative entre les hommes et les femmes quant à la manière dont ils prennent la parole (temps de parole, interruptions, nombre de mots par énoncé), pas plus que du point de vue du contrôle qu'ils exercent sur les initiations de sujet. Le corpus de Zimmerman et West (1975) est, en revanche, constitué d'enregistrements, à l'insu des locuteurs, de conversations spontanées entre deux personnes, dans divers lieux d'un campus universitaire (conversations mixtes et non mixtes); le type de relation entre les participants allait donc de la rencontre occasionnelle à des liens d'amitié. L'analyse a porté sur la répartition des interruptions, des recouvrements (4) et des silences. Les résultats indiquent que, dans les conversations non mixtes, seuls 7 interruptions et 22 recouvrements interviennent au total. Par contre,

48 interruptions et 9 recouvrements sont observés dans les conversations mixtes; sur l'ensemble de ces interruptions, 98 % sont dus aux hommes, et on n'observe jamais de protestation de la part des femmes. En outre, alors que dans les conversations non mixtes, la distribution des silences s'équilibre entre les participants, les femmes occupent un temps de parole beaucoup moins important dans les conversations mixtes. Les auteurs en concluent que les conversations entre hommes et femmes ressemblent d'une manière troublante aux conversations entre adultes et enfants, dans lesquelles les enfants, comme les femmes, ont peu droit à la parole et se mettent passivement à l'écoute de leurs interlocuteurs. Dans une étude ultérieure (Zimmerman et West, 1978), les auteurs observent des interactions provoquées entre des individus qui ne se connaissent pas et obtiennent des résultats tout à fait différents ; les interruptions dans les interactions non mixtes se distribuent de manière moins symétrique, un des deux participants totalisant, en moyenne, 73 % des interruptions; cependant, que la conversation soit mixte ou non, les hommes sont, au total, plus interrupteurs que les femmes. Les auteurs ont analysé également la manière dont se règlent les conflits dans la prise de parole; ils observent ainsi que les hommes quittent l'espace de parole deux fois plus souvent que les femmes lorsqu'ils ou elles tentent d'interrompre leur partenaire et que, par ailleurs, les femmes interrompues par des hommes contestent deux fois plus souvent que les hommes placés dans la situation inverse. Ceci indique, au passage, la légèreté d'une interprétation qui attribuerait la plus grande fréquence de comportements interrupteurs des hommes à un quelconque comportement de soumission de la part des femmes.

Cette précision signale aussi que l'analyse des comportements interactionnels, quoique plus adaptée à l'étude des questions relatives au pouvoir que hommes et femmes exerceraient sur les conversations, n'est pas pour autant à l'abri d'interprétations stéréotypées. En effet, ces travaux se situent aussi dans un contexte où (1°) on se donne pour objectif, non pas de rendre compte du comportement communicatif de l'homme et de la femme dans une situation donnée, mais bien d'identifier des différences, en supposant tacitement que des différences doivent exister dans n'importe quelle situation; (2°) le sens et les termes des différences éventuelles sont aussi spécifiés, au moins implicitement, dès le départ : on s'attend à trouver des comportements interactionnels différenciés qu'on interprètera en termes d'activité/passivité ou domination/soumission; (3°) on établit une corrélation automatique entre certains comportements, par exemple le temps de parole occupé, le nombre d'interruptions opérées, et le concept de "contrôle" de l'interaction; sans doute faudrait-il, avant d'établir cette relation, aller plus avant dans la connaissance des *fonctions* de ces comportements dans l'interaction en cours (nous y reviendrons plus loin); (4°) enfin, le plus souvent, on n'étudie précisément que des comportements susceptibles d'être reliés à ce concept de "contrôle" : implicitement, on considère donc que les interactions ne peuvent être le lieu que de compétition alors qu'il se pourrait fort bien que d'autres buts puissent être poursuivis, sinon par tous, au moins par certains des participants; en ce sens, il serait donc intéressant d'étudier d'autres dimensions du comportement dialogique.

2.2. Une étude des modes interactionnels

Nous avons analysé un ensemble de comportements conversationnels

d'hommes et de femmes dans 12 interactions mixtes, avec le souci de nous dégager de ce contexte; ainsi, dans le but de déterminer si ce que nous appelons la *mode interactionnel* se manifeste différemment selon qu'il s'agit d'hommes ou de femmes, nous avons retenu un ensemble diversifié de comportements interactionnels et, plus particulièrement, ceux destinés à la régulation des échanges (5). Nous avons aussi choisi de travailler sur des interactions spontanées, produites dans un cadre privé; dans ce type d'interactions, ce sont les stratégies individuelles qui prédominent, les déterminations situationnelles y étant neutralisées (d'autant plus que, contrairement à Zimmerman et West (1975), notre corpus est homogène du point de vue du degré de familiarité qui lie les participants).

2.2.1. Caractéristiques du corpus (6)

Un corpus de 254 minutes d'enregistrement a été constitué au départ de 12 conversations mixtes captées à l'aide d'un magnétophone "de poche", ce qui a permis un enregistrement à l'insu des participants (7). Toutes les conversations se déroulent entre 3 personnes (6 conversations entre deux femmes et un homme, 6 conversations entre deux hommes et une femme) qui entretiennent entre eux des rapports familiaux et qui se rencontrent en un lieu qui leur est également familier. Ils sont âgés entre 23 et 35 ans et sont tous diplômés ou étudiants de l'enseignement supérieur universitaire ou assimilé. Tous les sujets féminins sont engagés dans la vie professionnelle.

2.2.2. Comportements observés

2.2.2.1. Nombre de tours

Le nombre de fois qu'un locuteur prend la parole nous fournit une première évaluation de sa présence active dans l'interaction. Le tour de parole est défini comme l'énoncé produit par un locuteur pendant le laps de temps s'écoulant entre le moment où il a commencé à parler et celui où un autre locuteur prend lui-même la parole. La longueur des tours, en nombre de mots, constituera aussi une indication de sa relative participation.

2.2.2.2. Nombre d'énoncés renforçateurs

On range sous cette dénomination toutes les interventions centrées sur le discours du locuteur présent et visant à soutenir, voire à prolonger ce discours. Ce type d'énoncé est donc révélateur de la qualité de "l'écoute active"; il s'agit en fait des appréciations brèves (*c'est vrai !?, ah bon \$, quoi !*), des demandes de répétition de l'énoncé ou d'une partie de l'énoncé (non entendu ou non compris), des complétions de l'énoncé produit par le locuteur et des unités qui semblent avoir la fonction essentielle d'indiquer au locuteur présent qu'il est écouté attentivement telles que *huhum, oui, c'est ça*.

2.2.2.3. Manière dont le locuteur prend la parole

On peut d'abord dégager deux modes principaux de prise de parole : (1°) le locuteur qui prend la parole a été sélectionné par le locuteur précédent (c'est le cas lorsqu'une question est posée au sujet ou lorsque l'on s'est adressé nomément à ce sujet pour lui demander une réaction); (2°) le locuteur qui prend la parole s'est auto-sélectionné (on a affaire ici aux cas les plus courants dans les conversations informelles). On a ensuite caractérisé la manière dont les tours auto-sélectionnés sont introduits par rapport aux tours qui les précèdent, en observant s'ils constituent ou non une incursion dans

l'espace de parole alors attribué au locuteur précédent, autrement dit, s'ils relèvent ou non de ce que l'on nomme "interruption".

Le problème s'est posé de savoir comment caractériser objectivement, à la seule lecture des transcriptions, ce qui constitue une interruption. La place nous manque ici pour faire l'exposé complet des difficultés rencontrées ainsi que des éléments qui nous ont conduite aux critères retenus (8). En résumé, il est apparu que la seule prise en compte du critère syntaxique (critère utilisé par Zimmerman et West 1975, 1978) est largement insuffisante lorsqu'on désire rencontrer *l'intention du locuteur*; mais on peut en fait déceler si un locuteur avait ou non l'intention de céder son tour au moment du transfert, et par là-même déterminer si le locuteur qui lui succède l'interrompt ou non, lorsqu'on envisage à *la fois* les particularités syntaxiques, sémantiques, prosodiques et fonctionnelles du contexte séquentiel dans lequel s'insère le transfert. Signalons aussi qu'on a été amenée à différencier les interruptions selon qu'elles intervenaient en contiguïté avec le tour précédent ou qu'elles opéraient par recouvrement partiel de ce tour. Il reste que ces deux modes de prise de parole rencontrent ce que l'on désigne habituellement par "interruption". Au contraire, les cas limites d'une part, et les recouvrements anticipatifs d'autre part, sont des transferts qui s'effectuent respectivement après un phénomène d'hésitation et avec une anomalie syntaxique dans le tour précédent, mais qui néanmoins ne constituent pas une interruption; il est alors manifeste, dans ces cas, que le locuteur qui prend la parole fait une anticipation du contenu sémantique du tour précédent et le tour qui intervient ainsi est, de plus, une réponse à ce tour précédent. Autrement dit, les cas limites et les recouvrements anticipatifs sont des tours présentant "un degré moindre" d'illégitimité dans leur caractère formellement interruptif. Les tours auto-sélectionnés peuvent ainsi se différencier en 7 catégories :

- a) le locuteur prend son tour alors qu'un autre avait été sélectionné;
- b) le locuteur prend son tour après une pause;
- c) le tour s'opère sans interruption apparente;
- d) on a affaire à un cas limite d'interruption;
- e) on a de fortes présomptions que le tour intervient par interruption du tour précédent, bien qu'il y soit contigu;
- f) le tour intervient par recouvrement anticipatif;
- g) le tour intervient par recouvrement non anticipatif.

2.2.2.4. Comportement du locuteur en cas de conflit

Le mode interactionnel d'un locuteur s'exprime aussi dans la manière dont il négocie les conflits dans la passation des tours. En premier lieu, dans le cas des interruptions en contiguïté, le locuteur interrompu a arrêté brusquement son énoncé pour céder la parole à l'interrompant; on observera si l'interrompu manifeste ou non une réaction à cette interruption. Ensuite, dans le cas des recouvrements non anticipatifs, on observera si le locuteur recouvert cède ou non son tour de parole et on tiendra compte également des réactions éventuelles au recouvrement. Enfin, lorsqu'on est en présence de deux tours simultanés, c'est-à-dire lorsque deux locuteurs débutent leur tour en même temps, on prendra en considération, comme pour les recouvrements, les comportements de retrait ou de poursuite.

2.2.2.5. Influence des tours de parole sur le développement de la conversation

On observera ici si les tours de parole initient ou non une chaîne conversationnelle ou s'ils sont indépendants, et s'ils introduisent ou non un nouveau thème. Nous définissons une chaîne conversationnelle comme une succession de tours de parole dans laquelle chaque tour est sémantiquement dépendant de l'occurrence du tour précédent, en même temps qu'il est le stimulus du tour suivant. Un tour de parole qui n'est pas une réponse au précédent mais qui sert de stimulus au suivant sera un tour initiateur de chaîne conversationnelle; s'il n'est ni une réponse ni un stimulus, on l'appellera tour indépendant.

Les chaînes conversationnelles entretiennent entre elles des rapports de discontinuité plus ou moins importants. Dans les cas de discontinuité, on est en présence d'un glissement thématique plus important: que ceux opérés d'une chaîne à une autre; il s'agit alors d'un glissement de thème.

2.2.3. Résultats

2.2.3.1. Le nombre de tours des hommes et des femmes

Dans 9 conversations sur 12, c'est un homme qui prend le plus souvent la parole; dans les trois autres conversations, la différence est faible entre le nombre de tours de la femme et celui de l'homme. En moyenne, dans ces conversations qui impliquent à chaque fois trois personnes, l'ensemble des tours d'une conversation se répartit en 38 % de tours masculins et 30 % de tours féminins (pour plus de détails, voir Tableau I en annexe). Une différence plus nette apparaît entre hommes et femmes lorsqu'on considère la longueur des tours. Ainsi, les hommes occupent, en moyenne, 42.5 % du temps de parole total alors que les femmes n'en occupent que 25 % en moyenne. Notons que cette différence dans l'occupation du temps de parole n'est pas seulement imputable au nombre plus élevé de tours pris par les hommes: on a bien affaire à des tours plus longs (17 mots par tour en moyenne pour les hommes, 12 mots pour les femmes) (voir Tableau II).

2.2.3.2. Le nombre d'énoncés renforçateurs

On observe tout d'abord que les femmes émettent plus d'énoncés renforçateurs que les hommes: 118 occurrences féminines contre 79 masculines, c'est-à-dire que les femmes émettent près de 60 % de ces énoncés. Si l'on examine qui sont les destinataires de tels énoncés, en tenant compte du fait que, dans nos conversations, les hommes et les femmes sont appelés à entrer en interaction plus souvent que les femmes entre elles et les hommes entre eux (9), on constate que les femmes émettent proportionnellement plus d'énoncés renforçateurs à destination des hommes que des femmes. On observe aussi qu'ils reçoivent 63 % de l'ensemble de ces renforcements.

2.2.3.3. La manière dont les locuteurs prennent la parole et l'incidence des tours sur le développement des conversations

Quelques grandes tendances se dégagent de l'ensemble des données (reprises au Tableau III en annexe):

- 1° Les hommes et les femmes ne diffèrent pratiquement pas dans la proportion des comportements suivants: (a) leurs tours sélectionnés; (b) prises de parole alors qu'un autre locuteur a été sélectionné; (c) tours sans interruption apparente; (d) cas limites

d'interruption; (e) interruptions par recouvrement.

- 2° Un autre ensemble de comportements ne les différencie que fort peu; il s'agit de la proportion (a) des tours intervenant après une pause, les femmes prenant la parole un peu plus souvent que les hommes dans ces cas; (b) des recouvrements anticipatifs, plus fréquents chez les hommes; (c) des tours qui initient des chaînes et des tours indépendants, tous deux un peu plus fréquents chez les hommes.
- 3° C'est dans les comportements suivants que les hommes et les femmes se différencient le plus : (a) après une pause, les femmes ont plus tendance à développer une chaîne qu'à en initier une, alors que les hommes exploitent de la même manière ces deux possibilités; (b) les tours produits par interruption en contiguïté sont plus fréquents chez les hommes que chez les femmes; (c) les femmes font plus souvent que les hommes des tentatives d'interruption infructueuses; (d) les hommes initient une chaîne par interruption (en contiguïté ou par recouvrement) deux fois plus souvent que les femmes, alors même qu'ils échouent, deux fois plus souvent qu'elles dans ce type de tentatives (tours indépendants par interruption en contiguïté et par recouvrement).

Par ailleurs, pour ce qui concerne les glissements plus importants dans le développement des conversations (glissements thématiques), on observe que 60 % d'entre eux sont opérés par les hommes, le plus souvent après une pause (les hommes introduisent 74 nouveaux thèmes, les femmes 48). On constate également que 9 thèmes sont introduits par interruption masculine alors qu'un seul thème est introduit de cette manière par une femme. Autrement dit, quand on examine le mode d'introduction des chaînes et des nouveaux thèmes chez les hommes, on constate qu'ils ont plus tendance que les femmes à ne pas tenir compte de l'énoncé de l'interlocuteur et à l'interrompre pour faire démarrer la conversation dans une autre direction.

2.2.3.4. Les comportements en cas de conflit

Les hommes interrompent plus les autres hommes qu'ils n'interrompent les femmes; les femmes interrompent plus les femmes que les hommes. Toutefois, les hommes interrompent les femmes plus qu'elles n'interrompent les hommes. Au total, les femmes subissent plus d'interruptions que les hommes et ce, de la part des hommes et des femmes, dans une proportion quasi égale (voir le tableau IV en annexe). Pourtant, 80 % des réactions enregistrées sont le fait d'hommes interrompus le plus souvent par d'autres hommes. Les quelques réactions féminines observées interviennent également à la suite de tours masculins.

Si on observe le comportement de l'interrompu dans les cas d'interruption en contiguïté (c'est-à-dire celles où l'interrompu s'arrête brusquement de parler pour céder son tour à l'interrompant), on voit que les hommes se laissent, aussi souvent que les femmes, couper la parole de cette manière (les hommes subissent 61 interruptions de ce type, les femmes 63).

En dernier lieu, quand on somme le nombre d'interruptions effectives au nombre de tentatives manquées d'interruption opérées par les hommes et les femmes, on constate qu'ils ne se différencient guère quant au nombre de fois qu'ils tentent, chacun, d'interrompre leur

interlocuteur; ce qui les différencie plutôt c'est que, dans ces tentatives, les femmes échouent plus souvent que les hommes. D'un autre côté, si les femmes subissent plus d'interruptions effectives, ce sont les hommes qui font le plus l'objet de tentatives; autrement dit, la différence entre hommes et femmes, dans ces cas d'interruption, tient à ce qu'ils manifestent une résistance différente aux tentatives d'interruption. On constate le même type de phénomène avec les tours simultanés : dans les cas où il nous a été possible de déterminer l'issue du conflit, on a observé que les femmes cédaient leur tour dans près de 65 % des cas (33 tours sur 51 sont maintenus par les hommes).

3. DISCUSSION

3.1. La façon dont se répartissent les locuteurs dans les conversations, ajouté à leur nombre restreint, n'autorise, ni ne justifie, une analyse statistique des résultats. On prendra donc les comportements observés comme des indications de tendances, qui ne peuvent valoir que pour notre corpus.

3.2. Nos résultats ne s'alignent pas entièrement sur ceux auxquels aboutissent des études précédentes. Cela pourrait provenir des caractéristiques mêmes de notre corpus : d'une part, il réunit des interactions entre trois personnes - ailleurs, on n'a, à notre connaissance, analysé que des rencontres entre deux individus; d'autre part, les échanges mentionnés dans la littérature sont plus courts que les nôtres. Or, il semble que la durée de l'interaction, de même d'ailleurs que le degré d'intimité entre les interactants, influencent considérablement la nature des échanges. Ainsi, pour Kramer (1977), les opinions et les attitudes stéréotypées n'ont une influence prépondérante sur le comportement interactionnel qu'à l'occasion de rencontres initiales dans lesquelles, les participants ne se connaissant pas, utilisent les stéréotypes pour tenter d'organiser les premiers contacts dans cette situation non familière. Si on admet cette hypothèse, on peut comprendre la stéréotypie des comportements observés dans des situations expérimentales (Rosenfeld 1966, Wood 1966, Crosby et Nyquist 1977) ou dans des cadres extrêmement formalisés (Strodtbeck et Richard 1956, Crosby et Nyquist 1977). Il reste cependant que les résultats de Zimmerman et West (1975), qui concernaient des interactions spontanées entre étudiants, divergent fortement de ceux que nous avons obtenus (98 % des interruptions sont dues aux hommes chez Zimmerman et West contre 61 % dans notre étude) sans qu'on puisse l'expliquer par la proposition de Kramer. Notons que le degré de familiarité entre les étudiants de Zimmerman et West n'était pas le même que dans notre étude; toutefois, l'interprétation de la divergence demeure malaisée du fait qu'on n'a pas, dans les deux cas, défini de la même manière le statut interruptif d'un tour. Il reste aussi que nos résultats se rapprochent le plus de ceux de Hirschman (1973, 1974), qui n'avait pas observé de différence significative entre hommes et femmes, mais dans des conversations provoquées en contexte expérimental.

3.3. Etant donné les carences, signalées précédemment, des approches corrélacionnistes, nous n'envisagerons pas de relier les comportements que nous avons observés à des réalités sociales déterminées. Nous pensons que les résultats dégagés ne tireront leur signification réelle que de leur confrontation aux résultats obtenus ailleurs, dans d'autres interactions formelles et informelles. On doit insister, en effet, sur l'influence que ne peuvent manquer d'exercer les variables situationnelles sur les comportements des individus (statuts et rôles des interlocuteurs, leur âge, leur nombre, le degré d'intimité qui les lie, la durée de la rencontre, etc.). En effet, les différences que nous avons relevées, si elles sont sensibles, ne sont toutefois pas suffisamment marquées pour justifier des conclusions catégoriques. On n'est en fait pas en présence de comportements aussi sexuellement différenciés que les études antérieures l'avaient suggéré. Tout au plus observe-t-on, encore une fois, un ensemble de *tendances* qui, par ailleurs et c'est important, ne se dessinent pas toutes nécessairement dans la même direction.

3.4. En tout état de cause, on ne saurait en aucun cas interpréter les (faibles) tendances différenciatrices en termes de passivité vs activité ou de contrôle vs soumission. D'abord, les femmes manifestent, autant que les hommes, des comportements "actifs", comme par exemple, ceux qui consistent à prendre un tour de parole après une pause; elles tentent aussi d'interrompre leurs interlocuteurs autant que ne le font les hommes : pas plus que les hommes donc, elles ne se "soumettent" à la règle interactionnelle qui veut que les transferts de tour ne s'effectuent qu'en des lieux légitimes; autant que les hommes, elles exploitent l'hésitation d'un locuteur en prenant la parole ou anticipent sur la fin de l'énoncé de ce locuteur; ni plus ni moins que les hommes, elles n'acceptent de céder leur tour de parole après une interruption brusque. Ensuite, si elles échouent, plus souvent que leurs partenaires masculins, dans leurs tentatives d'interruption, est-on pour autant en droit d'interpréter de tels échecs comme autant d'inaptitudes au contrôle de l'interaction ?

En fait, l'échec ou la réussite se définira différemment suivant la manière dont on envisagera les objectifs poursuivis lors d'une conversation. Si on y voit un lieu où les participants visent à occuper un espace maximal, alors on pourrait assurément interpréter les comportements de retrait comme une marque de "soumission" à l'interlocuteur. Mais si le but communicationnel réside plutôt par exemple, dans la recherche d'une meilleure compréhension des opinions des partenaires ou encore dans la recherche d'une meilleure entente, alors le retrait devrait être considéré comme un comportement positif, justifié par le désir d'évitement des conflits et révélateur de l'intérêt porté au message du locuteur; et, dans le même temps, il faudrait alors voir les comportements de poursuite, plus spécifiquement masculins, comme des échecs, des traits négatifs de ce point de vue.

Autrement dit, les pratiques différenciées des hommes et des femmes ne peuvent *tout au plus* nous suggérer que les uns et les autres n'assignent peut-être pas aux échanges les mêmes fonctions. Dans le même sens, ce n'est qu'en regard des finalités de l'interaction, ou encore de ce que chaque locuteur se représente être le modèle du "bon" échange, que l'on interprètera le nombre plus important des tours de parole masculins. De plus, même si le but interactionnel réside dans le contrôle des échanges, il resterait à montrer que prendre la

parole plus souvent et plus longtemps est effectivement lié à un plus grand contrôle (10). Enfin, le comportement plus spécifiquement masculin qui consiste à initier une chaîne après une pause, alors que les femmes ont plus tendance, dans ces cas, à développer les chaînes, ne sera pas non plus ramené à une dichotomisation "contrôle vs soumission"; on envisagera plutôt la possibilité que ces conduites différentes renvoient à des intérêts interactionnels différents.

3.5. On a constaté aussi que les femmes émettaient plus d'énoncés renforçateurs que les hommes et que ces énoncés étaient pour la plupart destinés aux hommes, ces derniers n'ayant pas de destinataire préférentiel pour de tels énoncés. On considère généralement que les énoncés renforçateurs sont des indices d'écoute et non pas des tours de parole; parce qu'ils interviennent le plus souvent en des moments de respiration ou de modification du rythme d'un locuteur, ils sont la preuve d'un décodage précis du discours du locuteur et donc d'une "écoute active". Partant de là, on pourrait conclure que les femmes soutiennent plus leurs interlocuteurs que les hommes et que, en outre, elles sont plus attentives aux discours masculins que féminins. Il ne faut pas perdre de vue cependant que l'attention et l'intérêt peuvent se manifester autrement que par des sonorisations (par des regards, par exemple). On devrait donc se demander pourquoi les femmes utilisent plus souvent ces signaux sonores lorsqu'elles écoutent les hommes. Mais on ne peut non plus écarter l'hypothèse que de tels phénomènes puissent être fonction de destinataires plus que de leurs émetteurs. La question posée serait alors : qu'est-ce qui, dans le comportement interactionnel des hommes, suscite l'apparition de tels comportements ? Dans cette optique, les énoncés renforçateurs seraient donc révélateurs non pas seulement d'une écoute de la part de leurs émetteurs, mais aussi d'un manque d'assurance de la part des destinataires ! Cette différence d'interprétation n'est pas négligeable; il serait dès lors opportun d'analyser plus finement la fonction de tels énoncés, en observant notamment à quels moments précis des tours ils interviennent.

3.6. Tout ceci nous ramène au problème épineux de l'*interprétation*. Les comportements linguistiques ou dialogiques ne sont pas intrinsèquement orientés, une fois pour toutes, catégorie par catégorie. C'est une réserve dont bien des études n'ont pas tenu compte. Ainsi, suivant les présupposés - les préjugés - sous-jacents aux recherches, on a interprété les "tag questions" tantôt comme révélant un manque d'assurance dans l'assertion, tantôt comme invitant l'interlocuteur à s'engager activement dans l'interaction. Le cas des questions n'est pas moins clair : une forte proportion d'énoncés interrogatifs est vue ici comme la marque du contrôle qu'exerce le locuteur sur la conversation, là-bas comme un indice de sa passivité (11).

De telles divergences d'interprétation soulignent la nécessité qu'il y a, avant toute interprétation, d'analyser la *fonction* interactionnelle des divers comportements; il nous paraît prématuré, en d'autres mots, de caractériser en termes de "passif/actif", ou "contrôle/soumission", les divers comportements dialogiques (interruptions, énoncés renforçateurs, prises de parole après une pause, etc.), tant qu'on n'est pas davantage éclairé sur le rôle de ces pratiques dans la réalisation des buts interactionnels.

3.7. Parallèlement, il serait intéressant d'analyser la manière dont les hommes et les femmes se représentent le rôle de la parole et le rapport qu'elle entretient avec le pouvoir dans nos sociétés; en effet, en dernière instance, la seule interprétation légitime que l'on puisse faire des comportements observés est celle qui lie *explicitement* ces comportements à leur *valeur sociale et culturelle*. On sait en effet aujourd'hui que les représentations jouent un rôle considérable dans la manière dont les individus comprennent et évaluent les événements interactionnels (Smith 1985). Peu importe peut-être, pour les interlocuteurs, si un nombre important de tours de parole est réellement le moyen par lequel un locuteur exerce une influence déterminante sur le déroulement d'une conversation; ce qui compte, c'est de savoir quelle signification socio-culturelle est attribuée, de manière dominante, à une somme importante de prises de parole; c'est de savoir, dit autrement, s'il ne suffit pas, dans notre culture, de prendre souvent la parole dans une conversation pour apparaître comme son "leader", même si, objectivement, les choses se passent autrement. Il est à ce propos intéressant de relever que les attitudes envers le langage aient davantage retenu l'attention dans des analyses de civilisations non occidentales que dans nos sociétés. Ainsi, nous savons sans doute que les Bambaras (Zahan 1963) concèdent au silence une importance exceptionnelle, car il répond à la nécessité de se prémunir contre l'aspect négatif du verbe, force mais aussi faiblesse de l'homme; mais que savons-nous du rôle que *nous* attribuons au silence? De même, Irvine (1978) a signalé que les Wolofs du Sénégal associent la fluidité verbale avec un statut social inférieur, à tel point que les nobles louent parfois les services d'orateurs professionnels de statut inférieur pour qu'ils parlent à leur place en public; que savons-nous *précisément* de la manière dont la fluidité verbale est évaluée dans nos sociétés? Et cette évaluation, n'est-elle pas différente selon la classe sociale ou le sexe?

Il se peut, en effet, que les hommes et les femmes ne se réfèrent pas aux mêmes modèles d'utilisation du langage (il peut en être de même pour les diverses classes sociales), ce qui pourrait expliquer les différences que l'on observerait dans leur mode interactionnel. Mais ces différences restent encore largement à établir; on n'a recueilli à ce jour que bien peu de données définitives. Tout ce que l'on sait, c'est, premièrement, que la question des différences entre conduites interactionnelles des hommes et des femmes ne peut se poser sans étudier conjointement les interférences entre la variable sexe et toutes les autres variables situationnelles; deuxièmement, qu'il est indispensable de se détacher d'hypothèses stéréotypées et de revoir la confrontation des éventuelles différences en fonction d'autres axes que celui, classique, de l'activité/passivité; enfin, qu'on ne peut faire l'économie des questions liées aux représentations du langage des femmes et des hommes et à leur impact sur la manière dont les individus comprennent et structurent leurs interactions.

NOTES

1. Je tiens ici à remercier vivement Madame M.-L. MOREAU pour les

précieuses remarques apportées à la première version de cet article.

2. Pour un plus long développement de cette question, voir Pillon (à paraître).
3. Par exemple, Soskin et John (1963) ont déduit la non assertivité du comportement conversationnel de la femme du fait qu'elle pose beaucoup de questions; Rosenfeld (1966) a considéré comme significatif de la directivité de l'homme et de la passivité de la femme le fait que celle-ci se contente de répondre aux questions posées par l'homme.
4. Pour Zimmerman et West (1975), les recouvrements sont considérés comme des marges d'erreurs légitimes dans le mécanisme de transfert des tours, tandis que les interruptions sont des violations de ce mécanisme; l'évaluation du type de transfert opéré s'effectue cependant de manière très intuitive, comme les auteurs le reconnaissent eux-mêmes.
5. Nous ne prétendons pas bien entendu avoir pris en compte tous les comportements observables dans les échanges; notre volonté étant d'ailleurs de capter des conversations à l'insu des participants, dans un cadre privé, il ne nous était pas possible d'utiliser le magnétoscope et donc, nous avons dû nous limiter aux comportements interactionnels exprimés verbalement.
6. Notre échantillon d'interactions n'est bien entendu pas représentatif d'une quelconque population.
7. Bien entendu, les participants ont été informés à la fin des conversations de ce qu'ils étaient enregistrés; leur accord leur a été demandé pour l'utilisation, la transcription et la reproduction des enregistrements. De manière à protéger leur anonymat, toutes les bandes magnétiques ont été effacées après leur transcription (ou aucun nom ne figure, bien sûr).
8. Pour un exposé complet des critères ainsi que pour une description plus détaillée des comportements observés, voir Pillon (1984).
9. Dans les conversations entre deux femmes et un homme, on ne peut observer de tour d'un locuteur masculin après le tour d'un autre locuteur masculin; de même pour ce qui est des locutrices dans les conversations entre une femme et deux hommes. Il existe donc deux fois plus de probabilités de séquences entre les hommes et les femmes que de séquences entre deux hommes ou deux femmes, dans l'ensemble des conversations.
10. Pour cette question aussi, on dispose de données divergentes : Strodbeck (1951) a indiqué qu'une plus grande somme de parole était liée à une plus grande influence dans les conversations alors que Kenkel (1963) a signalé qu'une grande influence est corrélée avec la somme de parole pour les hommes, mais pas pour les femmes.
11. Signalons que Fishman (1980) a, plus récemment, mis en lumière le pouvoir interactionnel des questions dans le démarrage et le développement des échanges.

ANNEXES

Tableau I : Proportion des tours des hommes et des femmes dans les 12 conversations (6 conversations entre deux femmes et un homme, 6 autres entre deux hommes et une femme), en % du nombre total de tours par conversation.

	F	F	H	
	21.7	40	39.3	
	41	28	31	
$\bar{M}=29.7$	33.5	22	44.5	$\bar{M}= 40.8$
	25	32	43	
	37.7	14.1	48.2	
	32.6	28.5	38.9	
	F	H	H	
	36.5	23	40.5	
	25.8	38.6	35.6	
$\bar{M}=31$	35.3	55.9	8.8	$\bar{M}= 34.5$
	34.5	15	50.5	
	16.6	40.1	43.3	
$\bar{M}=30$	37	26.6	36.4	$\bar{M}= 37.7$

Tableau II : Proportion du temps de parole des hommes et des femmes dans les 12 conversations (6 conversations entre deux femmes et un homme, 6 autres entre deux hommes et une femme), en % du nombre total de mots par conversation.

	F	F	H	
	17.9	35	47.1	
	60.4	18.1	21.5	
$\bar{M}=26.8$	37.3	19.8	42.9	$\bar{M}=46.4$
	26.2	16.7	57.1	
	31.3	9.2	59.5	
	30.7	19.6	49.6	
	F	H	H	
	21.7	27	51.3	
	6.6	55.5	37.9	
$\bar{M}=23$	28	69.5	2.5	$\bar{M}=38.7$
	28.4	8.2	63.4	
	13	41.2	45.8	
$\bar{M}=25$	39.9	11.6	48.5	$\bar{M}=42.5$

Tableau III : Proportion de chacun des modes de prise de parole dans le comportement interactionnel des hommes et des femmes, en fonction de leur incidence sur le développement de l'interaction (chaînes conversationnelles)

	Initie une chaîne		S'inscrit ds la chaîne		Tour indé pendant		Total	
	H	F	H	F	H	F	H	F
Sélection	-	-	7.8	7.2	-	-	7.8	7.2
Autre sélectionné	-	-	0.1	0.3	-	0.1	0.1	0.3
Après une pause	6.2	5	6.1	9.4	0.8	0.9	13.1	15.3
Sans interruption	2.7	2.7	45	44.9	1	1	48.7	48.6
Cas limites	0.1	0.1	2.5	2.8	0.3	0.1	2.9	3
Interruptions	0.6	0.1	5.3	2	0.3	0.1	6.2	2.2
Recouvrements ant.	0.2	0.4	7.5	6	0.2	0.1	7.9	6.5
Recouvrements non anticipatifs								
avec échec	-	-	4.1	8.5	1.6	0.9	5.7	9.4
avec succès	1.5	1	5.8	6.2	0.1	-	7.4	7.2
Totaux	11.3	9.5	84.5	87.3	4.2	3.2	100	100

Tableau IV : Proportion des tours interrompus par les hommes et par les femmes selon que les sujets des tours précédents sont des hommes ou des femmes (les fractions indiquent le nombre d'interruptions sur le nombre d'interactions)

Locuteurs précédents		Locuteurs	
		Hommes	Femmes
	Hommes	$\frac{65}{343}=18.9\%$	$\frac{102}{971}=12.7\%$
	Femmes	$\frac{138}{948}=14.5\%$	$\frac{27}{176}=15.3\%$